

ALAP LA DANSE A PARIS

Le Ballet soviétique au Théâtre du Châtelet

(De notre envoyé spécial.)

Paris, 19 juin.

Il n'est bruit à Paris, dans le monde du spectacle — plus large encore que le public de la danse — que du Ballet soviétique. Heureusement, les controverses ne portent plus aujourd'hui sur des détails de présentation ou d'interprétation et les Parisiens se réjouissent déjà à l'idée d'applaudir, à la rentrée d'automne, le célèbre Ballet du Bolchoï qui ne put se produire en 1954 à la suite des incidents dont on se souvient.

En attendant, le Ballet du théâtre lyrique Stanislavsky occupe pour un mois cette scène du Châtelet qui vit, il y a près d'un demi-siècle, le prodigieux essor des Ballets russes de Serge de Diaghilev. Troupe secondaire, a-t-on dit, et d'aucuns ont souligné avec trop de complaisance certaines fautes de goût dans les premières soirées consacrées à la version intégrale du « Lac des Cygnes ».

Nous avons assisté à la première du nouveau programme et nous devons reconnaître que cette compagnie, dite de deuxième grandeur, compte des vedettes qui brillent d'un particulier éclat à côté des étoiles d'Occident. Mais ne dressons pas de palmarès : le ballet lui aussi devrait renoncer au culte de la personnalité.

La soirée a débuté par « Straussiana », une fantaisie chorégraphique où les célèbres airs de Johann Strauss servent de support musical à un divertissement mimé analogue au « Beau Danube bleu » de Massine.

Quelques clowneries un peu lourdes nous rappellent que nous sommes au Châtelet ou l'« Auberge du Cheval blanc », triomphé à longueur de saison. Mais de là à dire que ce hors-d'œuvre viennois est à la sauce tartare il y a de la marge !

On passe sur les acrobaties de cirque pour ne retenir que l'impeccable technique d'une Vlassova qui se fera applaudir plus chaleureusement encore dans « Esmeralda ».

On attendait avec curiosité le troisième acte de la « Fontaine de Bakhtchissarai », parce que cette œuvre, essentiellement russe, réunit les noms de Pouchkine, pour l'argument, Assaïev pour la musique et Zakharov pour la chorégraphie. Dans un décor oriental évoquant la Perse autant que la Mongolie, une princesse polonaise captive du Khan joue du luth pour tromper l'ennui de l'exil. Elle sera tuée par la favorite du harem. Cet épisode se déroule avec la noble plasticité d'une fresque où les arabesques lentement dessinées d'Alia Ossipienko émettent les artilles d'une musique envoiante.

Le Lenon Festival Ballet nous avait présenté, il y a quelques années, l'« Esmeralda » de Drigo, tirée de « Notre-Dame de Paris ». Nous n'avons vu ici que le deuxième acte, mais ce fut un émerveillement. On ne voit pas ce que les plus difficiles pourraient reprocher à cette réalisation de Bourmeister. Le décor gothique, avec ses notes noir et or, est bugolien à souhait. Les robes sont chatoyantes, les ensembles sont minutieusement réglés et la recherche du théâtre ne passe pas la mesure.

Tous les suffrages sont allés cependant à Eleonora Vlassova qui, dans le solo, rappelle les meilleurs moments d'Onéguina, telle qu'elle nous fut révélée dans « Roméo et Juliette ». Cette fois, une sensibilité frémissante couronne une technique parfaite. Les bras ont des arondis, des éplolements, des ondulations d'aigles flottantes qui souillent des cris d'admiration. C'est à ces hauts moments d'art pur que l'on perçoit le sens de la qualité chez le public parisien, se réservant presque toujours pour réagir à bon escient. Le succès d'« Esmeralda » est une consécration pour le ballet soviétique.

Il nous reste peu de place pour parler du « Lac aux Cygnes », dont nous n'avons vu que le deuxième acte. On a beau avoir vu et revu l'œuvre maîtresse de Tchaikowsky, sa richesse harmonique et rythmique est telle qu'on n'a jamais fini d'en dénombrer les ressources. La compagnie Stanislavsky se distingue ici davantage par l'ordonnance des ensembles que par la virtuosité des solistes. Les cygnes composent un décor mouvant du plus gracieux effet avec des levées de bras et des alignements brisés.

Dans le rôle d'Odette, Sophie Vinogradova a eu d'éblouissants moments, mais elle a chuté les 22 fouettés. Les quatre petits cygnes ont recueilli une ovation pour la netteté et la précision de leur difficile variation. Kendratov, qui incarnait le Prince, est comme ses compagnons de la troupe une magnifique porteur, ce qui permet à la danseuse de se déployer en attitudes « aériennes », avec une séduisante assurance. Mais les danseurs masculins manquent d'élevation et les connaisseurs ne pouvaient s'empêcher d'évoquer dans le même rôle du Prince Serge Golovine, qui se trouvait précisément dans la salle avec le « Tout Paris de la danse ».

Grâce à ses trois programmes alternés, le Ballet soviétique Stanislavsky apporte une note inédite dans le foisonnement chorégraphique des dernières années. Non seulement il prolonge une tradition académique qui remonte à plus d'un siècle, mais il nous donne de nouvelles clartés, notamment par les danses de caractère, sur le génie saltatoire du peuple russe et sur ses goûts esthétiques.

Ces expériences d'échanges culturels seront renouvelées et elles méritent d'être suivies par tous ceux qui s'intéressent au langage international de l'art.

Marcel LOBEL



AU CHATELET

LE BALLET SOVIÉTIQUE DE MOSCOU

UN vif mouvement de curiosité accueille le spectacle de ballets, présenté à Paris par le Théâtre National Stanislavski et Nemirovitch-Dantchenko de Moscou. Il a le mérite de renseigner exactement le public sur la valeur artistique des diversissements chorégraphiques que l'on peut actuellement applaudir en U.R.S.S.

Le célèbre partition du *Lac des Cygnes* de Tchaikowsky est agréable et facile : elle crée une atmosphère de sensibilité romantique. L'orchestre Pasdeloup en fait valoir aussi bien les rythmes de valse que ceux des danses violentes, trépidantes, acrobates. On nous présente la version intégrale, en trois actes et quatre tableaux : « Performance assez exceptionnelle ! Malgré la longueur du programme, l'intérêt, ne s'envolant sans cesse, ne faillit pas.

Certes, on a repris la chorégraphie originale d'Ivanoff, admirablement adaptée à cette musique si digne et si bien orchestrée... V. Bourmeister, premier maître de ballet, a cependant renouvelé un peu les figures et les mouvements primitivement fixés. Au cours des premier et troisième tableaux, il a su donner l'impression d'une foule grouillante où seigneurs, guerriers et hérauts forment une fresque en mouvement, dont les couleurs accrochent le regard, tandis qu'elle semble scintiller de vitalité.

Sviatoslav Kouznetsov incarne un prince athlétique qui est, en terme de métier, un porteur vigoureux. Alexandre Klein joue le rôle de l'enchanteur avec une nervosité communicative et de curieuses expressions de musique chinoise.

Le clou de la soirée demeure les actes qui se déroulent en bordure du lac. Des femmes-cygnes s'enfument, se groupent, s'immobilisent, puis ce sont des jets-battus, des chassés-croisés, des dénoués. Dans la lumière bleue, les ballerines en tutus ultra-courts ont des grâces de sylphides. Violetta Bovi possède une technique excellente, précise et sans acherresse. Ses mouvements de bras sont admirables. Ses fameuses variations du cygne noir témoignent de la légèreté de ses fouettés, de la précision, de l'ironie de ses pointes.

Félicitons ces dames du corps-de ballet d'éviter le sourire stéréotypé, stérifié : elles vivent l'action. Ainsi Mile Vino Gradova, vedette de seize ans, apparaît attendrissante, tant elle réagit avec la grâce d'une femme-enfant. Cette saison de danses, au Châtelet, mérite le succès.

ANDRÉ RIVOLLET.